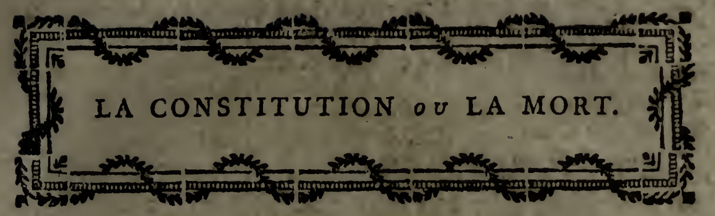


VOYAGE ET VISITES DE MADAME LIBERTÉ ET DE MADEMOISELLE CONSTITUTION SA FILLE;

Suivis des remarques qu'elles ont faites dans différentes Cours de l'Europe; & n'ayant trouvé, après avoir parcouru la terre, aucun asyle plus agréable que dans la France, elles ont fixé leur résidence dans un fort & une tour situés sur des rochers inébranlables : ainsi, elles invitent tous les Citoyens français à y être avec elles leurs défenseurs, afin qu'aucune Couronne de l'univers ne puisse approcher de leur retraite si justement gagnée.

Par M. DORFEUILLE, Acteur tragique.

ATTENTION... Voyez-vous d'abord cette belle Dame avec une longue robe blanche, où il n'y a pas la moindre tache ? C'est Madame Liberté. Voyez-vous derriere elle ce vilain Monsieur qui est aussi roide, aussi empesé qu'un ancien Conseiller à la Cour des Aides ? C'est Monsieur Despotisme. Voyez-vous comme ce magot

s'y prend pour lui faire la cour? Le vieux coquin l'embraſſe; mais c'eſt pour l'étouffer. Madame Liberté ſe débarraſſe de ſes careſſes meurtrieres, & lui détache un ſoufflet. Et voyez-vous Mademoiſelle Conſtitution qui eſt fâchée de voir ce ſapajou parler à Madame ſa Mere, & qui lui adminiſtre poliment de bons coups de pied au cul? Et aye & hu & pouſſe, & va-t-en donc, Monſieur Deſpotiſme; & ſi tu ne reviens que quand j'irai te chercher, tu ne reviendras pas ſi-tôt.

Préſentement, voici Mademoiſelle Conſtitution qui s'apprête à voyager chez tous les Peuples d'Europe. Elle ſera bien reçue; vantez-vous-en. Nous allons faire le voyage avec elle.

Commençons par la Grande-Bretagne.

Voyez-vous ces trois courſiers qui portent un écriteau ſur le front, où vous liſez : GRANDE CHARTE? Ils étoient impatiens du joug, ces courſiers généreux : il a fallu deux cents ans pour les dompter. Ils ſont attelés tous trois à la même colonne; mais ils ſont attelés & tirent tous trois en ſens contraire : vous voyez que la colonne ne bouge pas, qu'elle reſte immobile. Et pourquoi? C'eſt qu'ils tirent tous trois d'égale force; mais gare qu'un des chevaux ne ſe relâche; les deux autres emporteront la colonne, & tout eſt au diable. C'eſt la Conſtitution d'Angleterre.

Partons pour l'Allemagne. Voyez-vous ce grand Royaume rajouté de pieces & de morceaux comme l'habit d'un Arlequin? Ce qu'un Monarque fait, l'autre le défait.

Partons pour la Suiſſe. Voyez-vous ces treize petits oiſeaux ſi tranquilles, depuis que la fleche de Guillaume Tell a tranſpercé l'aigle qui vouloit les déchirer? Voyez leur joli petit nid ſi haut perché & ſi ſolidement bâti, que perſonne ne pourra jamais les dénicher.

Partons pour la Hollande. Voyez-vous dans ces marais ce gros Marchand Epicier ſans malice, qui confie ſon comptoir à ſon premier Commis, pour aller à l'eſtaminet boire un pot de biere, fumer une pipe & manger une tartine? Voyez le Commis qui pille, & qui finit par ſe rendre maître de la boutique. C'eſt l'hiſtoire du Statouder.

Partons pour la Pruſſe. Voyez-vous ce petit Royaume, qui n'eſt qu'une grande caſerne, où le Peuple entier paſſe ſa vie au corps-de-garde, la giberne au dos & l'arme au bras; où le Monarque ſe couche le ſabre au côté & les bottes aux jambes, où l'on fait les loix à coups de fuſil, & les héros à coups de bâton?

Voyez-vous le Dannemarck & la Suede, l'un s'abandonnant ſans réſerve à ſon Roi comme à un honnête homme, l'autre ſe

défiant du sien comme d'un frippon ? Ces Nations ont tort toutes les deux. Il ne faut ni trop présumer des Rois, ni trop les craindre. Il faut circonscrire leur puissance, statuer de bonnes loix ; &, le Code à la main, leur dire : « Princes, voici la volonté générale ; régnez désormais d'après elle, & non d'après vos caprices. Nous vous avons lié les mains pour faire le mal, & donné carte blanche pour faire le bien. Ainsi, nous serons plus heureux, sans contredit, si vous avez des vertus ; mais nous n'aurons jamais à redouter vos vices ».

Voyez-vous au Nord de l'Allemagne, principalement à Coblentz, & pas bien loin de la Russie, cette assemblée bruyante & séditieuse de Législateurs aristocrates & féodaux, qui délibèrent sur les intérêts d'Etat, comme on traite un marché en pleine foire ? Voyez-vous au milieu d'eux une furie déguisée en *liberum veto*, qui répand sa bile & fait siffler ses serpens ? La discussion s'anime, la dispute s'enflamme, les sabres sont tirés : elle crache en l'air, & tout lui tombe sur le nez.

Voyez-vous tout auprès du pôle ces bêtes de somme que le Magicien Pierre-le-Grand tire de dessous la glace & la neige, & métamorphose en hommes, ainsi que tous les esclaves qui sont vendus en Turquie, à Alger & dans l'Amérique, comme des bêtes à corne, qui sont pourtant les images ressemblantes de notre vrai Dieu ? Ils sont encore esclaves, les pauvres gens : mais si la liberté sonne à leur porte, au premier coup de cloche, vous verrez, comme chez nous, l'esclave faire place au héros.

Quittons la Russie, & partons pour Rome.

Voilà-t-il pas, chemin faisant, Mademoiselle Constitution qui fait une conquête au pied des Alpes ? Voyez ce petit Savoyard qui laisse là son grattoir & sa marmotte en vie, pour prendre la cocarde : il tient d'une main les droits de l'homme, & de l'autre un grand sabre. L'entendez-vous du haut de sa cheminée, qui s'époumone à crier : Liberté ! liberté ! courage, mon petit garçon, courage ! il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin ?

Passons à Rome. Voyez-vous cette Nation libre, heureuse & bien constituée ? Voyez-vous ce peuple esclave, misérable & rabougri ? Voyez-vous ces beaux palais de marbre & ces colonnes d'ordre corynthien ? Voyez-vous à côté cette cabane de pêcheur, où pendent des guenilles qui sechent au soleil ? Voyez-vous cet Athlete vigoureux qui lutte contre les trois parties du monde, & qui les terrasse ? Voyez-vous ce convalescent débile qu'un souffle va renverser, & qui demande quartier au premier venu ? C'est l'Italie ancienne & l'Italie moderne.

Voyez-vous cet homme, ſi fier & ſi gueux, qui manie tant d'or, & qui en garde ſi peu; qui a de ſi beaux terreins, & qui les cultive ſi mal; qui ſe fait appeller Monſeigneur, & qui demande l'aumône?

Voyez-vous ce Tribunal éclairé qui a ſi ſouvent noyé les talens & la raiſon dans un cent de fagots? C'eſt le Tribunal de l'inquiſition.

Voyez-vous cette Colonie barbare, commandée par un tigre, qui a maſſacré ſans aucune humanité les innocens du Mexique, les pauvres gens qui ne connoiſſoient point l'invention de la poudre, ni l'uſage des armes à feu? Ils lui crioient: Fils du ſoleil, pourquoi nous fais-tu du mal, nous qui ne t'en avons jamais fait? Ces ſcélérats ont pouſſé leur barbarie juſqu'à les faire dévorer par les chiens. C'eſt l'hiſtoire de la Colombe.

Voyez-vous dans l'Europe, dans le monde entier, tous ces Rois deſpotes qui dorment tranquillement ſur le bord d'un abyme, tandis que des flatteurs les bercent? Voyez-vous ce grand vieillard qui ſe rajeunit tout-à-coup, qui dépouille ſa barbe & ſes rides, qui jette ſes béquilles pour marcher droit, & qui devient ſubitement un beau garçon à la fleur de l'âge? Tremblez, Rois de la terre! c'eſt le droit de l'homme. Il s'endort quelquefois pour long-temps; mais il ne meurt jamais, & ſon réveil eſt terrible. Quand il parcourt l'univers, la foudre le précede & la mort le ſuit.

Voyez-vous ce cadavre décharné qui eſt au fond d'un mortier d'Apothicaire? Voyez-vous ces Meſſieurs couverts d'or & de fleurs de lis, un pilon à la main & le mortier devant eux? Ce ſont tous les Rois de France qui, depuis l'établiſſement de la monarchie, s'amuſent à piler le Peuple français. Il y en a bien dans le nombre quelques-uns qui ne veulent pas piler. Un Charlemagne, un Louis XII, un Henri IV ſont là qui parlent raiſon, & prêchent d'exemple; mais on ne les écoute pas; on les traite de nigauds, & le pilon royal va toujours ſon train. Voyez-vous Monſieur Deſpotiſme déguiſé en Miniſtre d'Etat? L'entendez-vous au milieu de cette aſſemblée impoſer ſilence aux bons Rois, & leur crier d'une voix de Sentor: A bas la cabale! taiſez-vous, Avocats du genre humain! ignorez-vous que les Rois ſont faits pour être pileurs, & les Peuples pour être pilés?

Voyez-vous ce Louis XIV, cette divinité de l'autre ſiecle, dont on a briſé l'autel dans celui-ci? Le voyez-vous qui quitte ſon pilon & le grouppe des pileurs, & qui, tirant Charlemagne, Louis XII & Henri IV par la manche, a l'air de leur chercher diſpute? Holà, Monſieur le Monarque! point de violence; c'étoit

bon quand vous étiez Roi. Voyons, de quoi s'agit-il ? Ah, ah ! vous soutenez à ces trois amis des hommes que vous pensez comme eux, & que vous auriez aussi protégé de tout votre pouvoir la sainte Constitution, si vous aviez eu le bonheur de vivre de son temps. Voilà le sujet de votre querelle ? Eh bien, rapportez-vous-en au jugement du Peuple ; c'est le grand Juge des Rois, & voici sa sentence :

« Le Peuple, Messieurs, faisant droit à votre demande, déclare » qu'il vous connoît assez tous les quatre, pour croire que vous » auriez été jaloux, également tous les quatre, de régner sur une » Nation libre ; mais il vous suppose à tous les quatre des motifs » bien différens. Charlemagne l'eût fait par justice, Louis XII par » bonté, Henri IV par amour de la Nation, & vous, Monsieur » Quatorze, par orgueil. Hors de cour & de procès : car tel est » notre bon plaisir. *Signé*, le Peuple ; *Et plus bas*, la Raison.

» Et vous, Charlemagne, Louis XII, Henri IV, passez, mes » braves gens, passez dans une autre chambre ; prenez une place » plus distinguée ; vous êtes ici en trop mauvaise compagnie : on » croiroit voir Socrate ou Jean-Jacques aux petites-maisons. » Vivent les bons Rois, morbleu ! & au diable les pileurs, le » pilon & le mortier : vivent les Louis XI, les Louis XIII, les » Charles IX, & tous les Rois qui ne sont connus que par des » chiffres ! ».

Voyez-vous cette femme d'une taille imposante & d'un maintien respectable, qui, malgré son grand âge, conserve encore toute la fraîcheur de la jeunesse ? Citoyens, c'est la Patrie, c'est la France. Depuis deux ans, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à une Dame romaine : mais comme elle a l'air triste aujourd'hui ! Elle est en grand deuil, & couverte du crêpe de la mort ; elle suit à pas lents le convoi d'un nouveau Marsellus ; elle jette les hauts-cris, & pleure à chaudes larmes : elle a bien raison d'être affligée ; elle vient de perdre son fils aîné. C'étoit un garçon qui avoit du talent, & qui aimoit bien sa mere... Eh ! ne pleurez donc pas comme cela, ma bonne Dame ; vous me faites pleurer aussi... Ecoutez ce que votre enfant au cercueil vous adresse par ma bouche : « Ma mere, séchez vos larmes : »

——— *Croyez-vous qu'un seul homme*
Emporte le courage & les destins de Rome ?

« J'ai vécu pour vous ; je suis mort entre vos bras ; j'ai fait ce que j'ai pu pour votre bonheur ; d'autres acheveront la besogne :

&, malgré ces Messieurs de l'Aristocratie, soyez tranquille; je vous le prédis, ma mere : Ça ira, ça ira, ça ira. »

Voyez-vous cette autre femme impudente qui a des titres de noblesse en guise de cornette, les droits de jambage, de cervage, de culage sur son caraco, & un pied de rouge à la figure ? Elle est jaune comme un coing, & seche comme une momie d'Egypte; elle n'a plus que le souffle; elle est sur les dents : la voilà, dans son désespoir, qui prend un parti; elle s'arme de pied en cap, monte à cheval sur une écrevisse, pique des deux, & s'avance à rebours. C'est la contre-révolution.

Voyez-vous ce grand fleuve que nos Législateurs ont resserré dans son lit, & qui, coulant avec majesté, porte par-tout la fécondité & l'abondance ? Ces jours passés, Calonne & compagnie avoient emprisonné ses eaux dans des marais, & le fleuve croupissoit au milieu des glayeuls & des roseaux. Ce grand fleuve, c'est le trésor public. Voyez-vous ces saignées qu'on lui fait, ces ruisseaux qu'on détourne, & qui vont se perdre dans des égouts ? C'est la liste civile, quand le pouvoir exécutif a la foiblesse de soudoyer des Prêtres réfractaires, & de faire l'aumône à l'Aristocratie.

Voyez-vous cet ancien Magistrat, ce suppôt de chicane, tout noirci d'encre, aveuglé d'ignorance & boursoufflé de prétentions, avec habit, veste & culotte doublés de requêtes, de factums & de mémoires qu'il n'a pas lus ? Le voyez-vous ce pygmée d'autorité écrire à l'Assemblée Nationale sur un petit chiffon de papier, comme s'il écrivoit de camarade à camarade ? Le voyez-vous couché, veautré, assoupi sur des monceaux de papier marqué, boire en riant le sang du Peuple, & donner en ronflant le meilleur soufflet à la Justice ? Messieurs du Parlement, vous reconnoissez-vous ? C'est un portrait de famille.

Voyez-vous l'Administration nouvelle qui veille de toutes parts à la sûreté publique, & qui protege le Citoyen, sans lui être à charge; la justice distributive, qui n'est plus l'injustice vénale; la jurisprudence, qui n'est plus la jurisdémence ? Examinez l'action de cette machine politique qui, déterminant l'équilibre & la borne des pouvoirs, n'est jamais ralentie, n'est jamais accélérée : voyez ces ressorts simples, peu nombreux, mais si bien distribués & si bien agencés, qu'une roue fait marcher l'autre, & que le mouvement qui se communique de proche en proche, une fois imprimé, toutes les parties obéissent de concert & sans effort; & qu'enfin, tous les deux ans, le contre-poids se remonte de lui-même, & sans que personne y touche. Les Départemens surveillent les Dis-

triƈts, les Diſtriƈts ſurveillent les Municipalités, les Municipalités ſurveillent le Juge de Paix, & la LIBERTÉ les ſurveille tous.

Français, voilà ton Gouvernement !

Voyez-vous là-bas ce cochon qui dort & qui grogne ? Plaignez le ſort de ce malheureux animal : il eſt paralytique & goutteux ; il eſt hydropique, aſthmatique & rachitique ; il eſt privé de la vue ; il a perdu l'uſage de tous ſes membres ; il n'a d'un Citoyen aƈtif que la panſe : la pareſſe l'a rendu ladre ; ſon embonpoint & ſes maladies vont le faire crever. Voyez-vous le Médecin qui lui ordonne la diete & l'exercice, & qui, pour le ſauver de la mort, rogne ſa pitance & vend ſon écurie ? Ce cochon, vous le connoiſſiez tous : c'étoit le Haut-Clergé de France.

Voyez-vous ce Berger pauvre, mais infatigable, qui veille nuit & jour à la garde de ſon troupeau ; qui ne s'en écarte jamais pour aller ſe divertir à la Ville voiſine ; qui porte chacune de ſes ouailles dans ſon ſein ; qui les protege ſans ceſſe contre les bêtes féroces ; & qui, plutôt que de les abandonner, ſe ſacrifie & meurt à la peine ? Ce Berger, c'eſt le bon Paſteur de l'Evangile : c'eſt un BESAUCELE, c'eſt un BARTHE, c'eſt un PACARAU, c'eſt un MOLINIER, c'eſt le Pere SERMET, c'eſt un FONT !

Voyez-vous ce loup, la gueule enſanglantée, l'œil creux, le poil hériſſé, la rage au cœur, qui rode autour du bercail pour dévorer quelque mouton ? Garde à vous, Berger, c'eſt un Ariſtocrate.

Voyez-vous cet aimable petit chien lévrier, blanc comme la neige, & marqueté ſur le nez de taches noires ? Il fait des merveilles en l'honneur de la Démocratie. Au ſeul mot de Conſtitution, il danſe un menuet : mais, ſi l'on profere le mot contre-révolution, il s'arrête & montre les dents, hom, hom, hom. Lui parle-t-on de l'Aſſemblée Nationale ? Il ſe redreſſe ſur ſes pattes, leve les oreilles, ſaute de joie, va & vient, faiſant la queue, tournant le corps & careſſant tout le monde. Vive le chien démocrate ! la France lui doit une penſion de gimblettes.

Voyez-vous ce char qui chemine un peu lentement ? Il ne ſe preſſe pas ; mais il arrivera. C'eſt le char de la Conſtitution. Il portoit la premiere fois de la marchandiſe mêlée ; mais la ſeconde fois, on l'a mieux chargé. Remarquez comme il cahote toujours du côté droit. Voyez-vous cet Ange tutélaire qui plane au-deſſus, & qui le couvre de ſes ailes ? C'eſt le génie de MIRABEAU.

Voyez-vous Louis XVI qui ſuit le char à pied, & qui pouſſe à la roue toutes les fois que le Comité autrichien jette des pierres ſur le paſſage. Courage, bon Roi, courage ! n'écoute plus les

mauvais conſeils ni les mauvais Prêtres : un petit coup d'épaule, & la machine roulera.

Voyez-vous ce digne rejeton d'Henri IV qui a remis ſon ſceptre & ſa couronne aux mains de la Liberté ? Jamais couronne & ſceptre ne furent ſi brillans & ſi bien tenus. Oh ! la Liberté a de l'ordre & du ſoin. On ne riſque rien de lui confier quelque choſe : c'eſt une fille forte ; elle ne laiſſe pas échapper ce qu'elle tient.

Voyez-vous ce grand arbre qui protege de ſes rameaux une famille immenſe ? C'eſt l'arbre de la Loi. Voyez-vous accourir ſous ſon ombrage le Payſan, le Magiſtrat, l'Artiſan, le Soldat de ligne & le Soldat national ? Voyez le Proteſtant, l'Hébreu, le Catholique, rapprochés, confondus, fouler aux pieds tout préjugé, abjurer tout ſyſtême, fraterniſer enſemble, & ne diſputer que de civiſme.

Voyez l'inſtitution nouvelle donner aux Citoyens, dès le berceau, la premiere leçon d'égalité ; voyez la France libre, triomphante & pacifique, ſervir d'exemple à tous les Peuples de l'univers ; voyez enfin le vaiſſeau de l'Etat, long-temps battu par la tempête & les orages, ſurgir au port au milieu des cris d'alégreſſe, & des hymnes de reconnoiſſance que la Nation réunie entonne avec tranſport & fait monter juſqu'au ciel.

Voyez-vous l'Etre-Suprême qui baiſſe au moment ſes yeux vers la terre ? Voyez-vous notre encens qui monte comme un nuage vers ſon trône, & nos prieres qui ont trouvé grace devant lui ? Il nous contemple avec la tendre complaiſance d'un pere au milieu de ſes enfans ; il nous ouvre ſon ſein, il nous appelle à lui, il nous prodigue le tréſor de ſes bienfaits.

Taiſez-vous, Prêtres menteurs, qui publiez que nous avons appellé ſes vengences & mérité les foudres de ſa colere : approchez, levez vos fronts hypocrites, & liſez dans les regards de ce divin Maître tous les ſentimens de paternité & d'amour pour ce bon Peuple que vous avez calomnié.

Prêtres de Baal, laiſſez-là le veau d'or ; approchez de l'arche ſainte ; &, proſternés avec repentir aux pieds du tabernacle, pour redevenir les dignes Miniſtres du Dieu vivant, redevenez hommes, aimez votre patrie, aimez vos freres ; c'eſt le principe de tous les cultes ; & convenez, convenez enfin que le plus beau ſpectacle pour le ciel, c'eſt la terre libre.

[...]ur la copie imprimée à Paris, chez les Sœurs do[...]